

LA DÉCOUVERTE

Quand, fumant sa pipe, Bernhardt entreprit son petit tour du soir, les maisonnettes en bois du village, volets fermés, étaient déjà plongées dans l'obscurité; çà et là, au-dessus d'un toit de chaume, un filet de fumée montait paresseusement vers le ciel d'où un clair de lune d'un blanc jaunâtre avait chassé les étoiles. Les prés étaient vides, les paysans ayant enfermé les bêtes dans les étables pour les mettre à l'abri des loups. Seules des chauves-souris se bousculaient dans les airs et venaient troubler cette image de paix: voletant sans bruit, elles traçaient des figures dans la nuit, ombres rapides et chancelantes surgissant de l'obscurité pour disparaître à nouveau, toujours vacillantes, sans laisser au regard le temps de les saisir.

Bernhardt leva les yeux vers les champs, au-delà des prés, où les blés étaient déjà hauts. Dans quelques jours commencerait la moisson; il eut l'impression que les chaumes peinaient à rester droits sous le poids des épis et que la moindre charge supplémentaire suffirait à les coucher au sol. Un souffle, si léger qu'on ne le sentait et ne l'entendait que fugitivement, caressait les lourdes têtes qui, privées de leur or par la lune,

ne montraient qu'un gris âpre et sans vie. Il se souvint de s'être arrêté un jour, petit garçon, devant ce champ, avec son père.

— Les blés sont comme le bonheur, avait dit celui-ci. Quand le bonheur devient trop grand, le malheur n'est jamais loin.

Cela avait étonné Bernhardt qui n'avait jamais entendu son père – ou qui que ce soit dans le village – tenir le moindre propos dépassant l'évidence élémentaire. Aussi cette phrase s'était-elle gravée en lui, émergeant de ses souvenirs comme une bizarrerie imposant le respect. Depuis lors, jamais il n'avait contemplé des champs à la veille d'être moissonnés sans murmurer à voix basse ces mots de « malheur », « bonheur » et « blés », amorce d'une réflexion philosophique qui, bien sûr, à peine commencée, refluit aussitôt.

Bernhardt longea la forêt d'un noir bleuté qui décrivait un large cercle autour de la vingtaine de maisons, des champs et des prés. Dans les ténèbres, il lui semblait souvent que les arbres s'approchaient un peu des habitations, comme pour resserrer leur emprise et, profitant de la nuit, reprendre possession d'un morceau de la terre que les ancêtres des villageois, à coups de hache, avaient arrachée à la nature sauvage. Les forêts, dans cette région, étaient encore quasi primitives, aussi inaccessibles qu'elles l'étaient des millénaires plus tôt; on pouvait y marcher des journées entières sans y rencontrer trace humaine. Seuls quelques rares hameaux y étaient dispersés, semblables à des îlots perdus dans une mer immense.

Bernhardt aperçut, dans la prairie bordée par la forêt de sapins, quelque chose qui lui fit marquer le pas: une ligne sombre ondulant dans l'herbe, peu visible dans le clair de lune, pareille à un serpent

— qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Un peu plus lentement, les sourcils froncés, il avança dans cette direction. Il y avait une corde par terre — voilà tout. Un des paysans devait l'avoir oubliée là, ou peut-être des enfants en jouant. Plus déçu que curieux, il se pencha pour la voir de plus près et, dans sa surprise, ôta sa pipe de sa bouche, en poussant un petit sifflement : pas n'importe quoi, sacredieu ! Cordée serrée ! Et grosse comme le pouce ! Personne, dans le village, ne possédait une corde pareille, c'était sûr — mais à qui pouvait-elle bien appartenir ?

Les ombres grises papillonnant toujours autour de lui, il poursuivit son chemin, songeant à cette corde, non qu'il fût troublé mais parce qu'il n'y avait rien d'autre à quoi il pût songer. Il entendit, non loin, un grincement qui, brisant le silence, le tira de ses pensées. Le rectangle d'une fenêtre, d'un jaune lumineux dans l'obscurité, se dessinait dans le mur d'une des maisons les plus proches de la forêt ; Raimund, le maître des lieux, fermait les volets de l'intérieur.

— Bonsoir, lui lança Bernhardt, étonné de la force avec laquelle sa voix résonna dans la nuit — on avait dû, dans de nombreuses maisons, voire dans tout le village, l'entendre aussi nettement que s'il avait crié.

— Salut, Bernhardt. Encore dehors, si tard ?

Ses épaules masquant la plus grande partie de la fenêtre, Raimund était immobile dans le cadre de lumière. Bernhardt n'avait devant les yeux qu'une surface noire, silhouette suspendue devant le mur de la maison.

— Je me promène, comme tous les jours.

— Ah bon ? Je t'ai vu à l'instant, là-bas, près de la forêt. Tu t'es baissé pour examiner quelque chose. C'était quoi ?

Il parlait d'une voix un peu ensommeillée, mais inquisitrice aussi, comme si, suspicieux, il demandait des comptes à Bernhardt. De sa bouche invisible s'échappait l'odeur de la bière noire que les paysans brassaient à domicile, se mêlant à celle de la prairie humide de rosée.

— J'ai trouvé une corde.

— Une corde ?

— Oui, là-bas derrière, dans l'herbe. Elle est assez grosse, tu verras, c'est étonnant. Il n'y a personne, chez nous, qui possède une corde comme ça.

— Diable ! Et c'est pour ça que tu traînes par ici, juste pour ça ?

Raimund semblait mécontent que Bernhardt n'eût rien de plus à lui dire, qu'il l'empêchât de fermer ses volets, tâche ô combien importante, pour une bagatelle aussi ridicule et sans intérêt que celle-ci. Plus un mot ne fut prononcé – les bras de Raimund surgirent brusquement de la fenêtre, puis ses grosses pattes couvertes de poil blond agrippèrent à droite et à gauche les volets qui se refermèrent, en craquant et grinçant.

Bernhardt décida de rentrer chez lui. Quand il franchit la porte, la pièce était vide. L'odeur du dîner, chaude et aigrelette, flottait encore, et la lampe à copeaux résineux brillait sous le plafond, calme et patiente comme dans l'attente d'on ne sait quoi. Agnès, sa femme, devait déjà être dans la chambre. Effectivement, derrière la porte en bois, il entendit les planches grincer sous son pas. Il y eut un autre bruit, un léger gloussement, qu'il devina plus qu'il ne l'entendit, à côté de la porte, émanant d'une niche cachée par un rideau de toile blanche. Bernhardt eut un sourire tendre, comme égaré sur son visage anguleux et

carré, trop inhabituel pour ne pas devoir disparaître dans l'instant.

— É-li-sa-beth... É-li-sa-beth..., murmura-t-il tout bas afin de ne pas troubler le sommeil de l'enfant, mais assez distinctement pour éprouver du plaisir à entendre sonner les syllabes.

Repoussant lentement le rideau, il se pencha sur le berceau: le brun des cheveux d'Élisabeth, qui, à la grande joie de ses parents, avaient poussé vigoureusement ces dernières semaines, tranchait sur le blanc de l'oreiller; de la salive s'était joliment blottie à la commissure de ses lèvres. Bernhardt sortit son mouchoir de sa poche et tamponna avec précaution l'écume sans couleur. Ce petit geste le rendit plus heureux encore, car toujours il fallait qu'il *fasse quelque chose*, si peu que ce fût, toujours il lui fallait œuvrer à son propre bonheur afin de pouvoir en profiter pleinement; s'il s'était contenté de contempler le visage endormi, une inquiétude se serait aussitôt éveillée en lui – une peur sournoise, inexplicable, qui surgissait sans cesse, parfois dans les moments de plus grand bonheur, la crainte que la vie douce et paisible qu'il menait avec les siens pût ne pas durer.

LA CORDE EST LONGUE

Au petit jour, Bernhardt s'habilla. Il était dans sa nature de s'éveiller de bonne heure et, ce jour-là, il s'était levé plus tôt qu'à l'ordinaire, car l'approche de la moisson le rendait nerveux. Tout en boutonnant son pourpoint, il jeta un œil par la fenêtre, dans la direction de la corde. Surpris, il se figea : dans la lumière pâle de l'aube, des silhouettes sombres se détachaient de l'arrière-plan de la forêt, six ou sept hommes peut-être, quasiment la moitié du village ; que faisaient-ils là-bas, si tôt ?

Quand Bernhardt sortit, il sentit sur son visage un souffle frais, presque froid, qui le déconcerta. D'épaisses traînées nuageuses, étonnantes en ce mois de moisson, couraient dans le ciel, intempestives messagères de l'automne elles aussi. Il lui sembla que même les arbres avaient perdu leur vert intense durant la nuit, comme si leurs feuilles s'étaient teintées d'une touche de jaune, signe de trop grande maturité, de faiblesse – ah, mais non, ce n'était pas possible ; c'était la lumière de l'aube qui altérait les couleurs.

Avec, sur le visage, l'expression renfrognée des têt levés, les paysans faisaient cercle autour de la corde.

— Salut, dit Bernhardt en s'approchant. J'ai déjà vu cette corde hier soir. Vous savez à qui elle appartient ?

Personne ne lui répondit, tous regardaient droit devant eux, vers le sol ou dans le vide; un seul murmura des mots incompréhensibles, mais qui n'avaient rien d'amical. Bernhardt put enfin voir la corde distinctement. Elle s'étirait sur sept ou huit pas dans la prairie, jusqu'à la lisière de la forêt où elle disparaissait entre les troncs, dans les fourrés. Se penchant, il la considéra d'un œil de connaisseur, un œil de paysan, puis il promena le bout de ses doigts tout du long. Soudain, sans plus réfléchir, il l'enroula autour de sa main, recula d'un pas et se mit à tirer vigoureusement. La corde se souleva de l'herbe, dessinant en l'air une ligne oblique jusqu'à la forêt, vibra et oscilla sans céder — elle devait être attachée quelque part dans le sous-bois.

Bernhardt regarda les autres d'un air qui se voulait gai et enjoué.

— Peut-être que les enfants ont voulu nous faire une farce? dit-il. Ma foi, ils n'ont pas manqué leur coup. Huit hommes qui n'ont rien de mieux à faire que contempler une corde au petit matin!

Les mains enfouies dans les poches, les paysans se taisaient toujours. Bernhardt eut un geste d'irritation et de refus, puis se dirigea vers les arbres. Baisant la tête, il écarta une branche avant de se glisser entre les troncs. L'obscurité l'enveloppa car la lumière du soleil qui commençait juste à fureter au sommet des cimes ne pénétrait pas encore si profondément. La corde s'étirait, aussi loin qu'il pouvait voir, en ligne droite, s'enfonçant dans la forêt. Un bras tendu vers l'avant, l'autre devant ses yeux, il se fraya un chemin d'arbre en arbre; des branches humides lui fouettaient

le visage, des buissons épineux s'accrochaient aux jambes de son pantalon. Tous les quatre ou cinq pas, il s'arrêtait, scrutant le taillis touffu devant lui pour voir si la corde ne serait pas attachée quelque part, puis, murmurant et hochant la tête, il avançait de nouveau. À chaque mètre franchi grandissait en lui le sentiment de se ridiculiser : jamais encore il n'était parti en forêt si tôt et à jeun. Et encore moins pour suivre une corde ! Les autres devaient déjà se payer sa tête car, à l'évidence, il avait décidé d'être l'idiot du village.

Ses yeux s'habituant peu à peu au manque de lumière, il distinguait de plus en plus nettement, sur le sol couvert d'aiguilles de sapin, la corde courant entre les troncs avec de molles ondulations. Combien de pas avait-il faits ? Cinquante, soixante ? Soudain une branche lui cingla la figure, une douleur aiguë lui arracha un gémissement ; s'appuyant de l'épaule contre un tronc, il vida ses poumons en geignant. Il se tâta les joues avec précaution : la peau était mouillée, elle devait être écorchée. Relevant la tête, il respira, la bouche grande ouverte comme s'il venait de fournir un effort l'obligeant à reprendre haleine. Puis il éclata d'un rire qui, dans le silence de la forêt encore endormie, résonna de manière étrange, un peu comme si ce n'était pas lui qui riait, mais quelqu'un d'autre – et il fit demi-tour.

Revenu dans le pré, il eut sous les yeux le même tableau que tout à l'heure, sauf que trois autres paysans avaient rejoint le groupe, ainsi qu'une jeune femme n'ayant sur elle que sa chemise de nuit et un châle jeté sur ses épaules, comme si elle avait sauté du lit en toute hâte pour ne pas manquer le spectacle ; il y avait aussi une fille, pieds nus, avec des tresses blondes, portant un chat dans ses bras, et un vieillard

dont la pipe, dans sa bouche édentée, laissait échapper une fumée épaisse. Tous regardaient dans sa direction sans mot dire, brûlant de curiosité.

— La corde est longue! Croyez-moi! J'ai fait un bon bout de chemin, mais je n'ai pas trouvé l'autre extrémité.

Les paysans avaient les yeux rivés sur la trace sanguinolente qui lui striait la joue, en biais, juste sous la paupière. Bernhardt se frappa la poitrine du plat de la main pour se débarrasser des gouttes de rosée qui, telle une chemise transparente, recouvraient son pourpoint.

— J'en ai assez, dit-il d'un ton où l'exaspération allait croissant. J'ai mieux à faire que de traîner dans la forêt! Bon Dieu de bon Dieu, qu'est-ce que tout ça veut dire? Cette idiotie de corde n'est bonne qu'à bouffer mon temps – et le vôtre aussi!

Fendant le groupe, il partit à grands pas.

ILS SE CONCERTENT ET ONT UNE IDÉE

Il y avait, au milieu du village, un chêne dont l'âge offrait aux paysans l'occasion de spéculations aussi gratuites qu'empreintes de vénération. Le tronc était si épais que quatre ou cinq hommes se tenant par la main ne pouvaient en faire le tour; les grosses branches, anguleuses et enchevêtrées, avaient prospéré au point de former un dôme qui, les jours de soleil, procurait de l'ombre à de nombreux toits. On avait disposé autour du tronc des tables et des bancs pour les rencontres conviviales qui se multipliaient à la belle saison: chacun des paysans portant ici sa chope de bière à ses lèvres pouvait s'abandonner au sentiment rassurant que, sous ce toit de feuilles, on avait déjà fêté sa naissance des années auparavant et qu'un jour on commémorerait aussi sa mort au cours d'un plantureux festin.

Ce soir-là, les hommes assis devant les tables tenaient conseil pour déterminer quand devrait commencer la moisson. Tous étaient inquiets de la fraîcheur matinale inhabituelle – on n'était pas même encore à la mi-août –, inquiets aussi de quelques autres signes indiquant que, bientôt peut-être,

le temps pourrait changer, en avance sur la saison. Dans les champs du village, le sol était pauvre et, même les bonnes années, la récolte était si maigre que les paysans avaient coutume de longtemps repousser la moisson, parfois jusqu'à début septembre. Mais aujourd'hui il n'en était pas question: tous s'accordaient à dire que l'on ne pouvait attendre davantage; demain, il faudrait achever les derniers préparatifs et, le jour d'après, commencer à moissonner.

Sitôt la décision prise, la réunion tourna à la ripaille. Les hommes roulèrent un tonneau de bière jusque sous l'arbre, disposèrent sur les tables des saucisses saumurées, des pains plats en forme de galette avec du saindoux, des pichets de cidre et, chacun ayant allumé sa pipe à longue tige, ils se mirent à parler de la corde. Ils bouillaient d'impatience, plus d'un aurait souhaité ne discuter que de ça dès le début, mais il avait bien fallu, pour le bon ordre des choses, régler en premier le problème de la moisson.

Personne n'était retourné dans la forêt depuis le matin, les paysans ayant vaqué à d'autres occupations durant la journée. Seuls trois jeunes garçons s'étaient aventurés sur les traces de Bernhardt; mais, à les en croire, ils n'avaient pas tardé à faire demi-tour et, en tout cas, sans avoir trouvé le bout de la corde. Leurs pères, furieux de cette escapade, les avaient châtiés, à grand renfort de gifles et de coups de bâton, ayant pour cela d'excellentes raisons: depuis quelque temps, une bande de loups rôdait dans les environs, et il avait été strictement interdit aux petits de pénétrer ne fût-ce que d'un pas dans la forêt. Il y avait deux jours de cela seulement, on avait entendu, le soir, hurler pas très loin du village: les enfants, aux aguets derrière les fenêtres, avaient tendu l'oreille, les yeux écarquillés,

scrutant les ténèbres. Leurs mères, ne laissant pas passer l'occasion, les avaient abreuvés de terrifiantes mises en garde. On craignait les sangliers presque plus encore que les loups : les villageois de la région prétendaient qu'ils pouvaient atteindre la taille de jeunes veaux et ne pas hésiter, dans leur fureur, à charger un homme. Il y avait pléthore d'histoires de chasseurs ramenés de la forêt, morts ou sérieusement mis à mal – et toutes n'avaient pas été inventées par des mères soucieuses d'instiller une peur salutaire dans l'âme de leurs enfants.

Le bruit, sous les branchages du chêne, atteignit un niveau qui, même pour le village, était inhabituel, car personne ne renonçait à prendre part au vacarme ambiant, qui en parlant haut et fort, qui en mangeant à grand bruit ou en buvant non moins bruyamment.

— Quelqu'un a mis la corde là pour se foutre de nous.

— Ça, tu l'as dit. Et on tombe tous dans le panneau.

— Mais qui ? J'aimerais bien le savoir.

— Peut-être qu'il est là, à notre table, et qu'il rit sous cape ?

(Braillements incessants, chopes se heurtant à qui mieux mieux.)

— Je vais vous dire : il faut la couper, cette corde, et en répartir les morceaux entre nous. Elle paraît suffisamment longue pour ça ! Chacun en aura un bon bout.

— Mais elle doit bien appartenir à quelqu'un. Il t'enverra ses remerciements si tu la lui tronçonnes.

— Et alors ? Il l'aura cherché ! Pourquoi il laisse sa corde traîner en pleine forêt ?

— Parfaitement ! Ça lui servira de leçon.

— Et en plus, il devra nous payer une bière.

— Exactement! Et je lui filerai un coup de pied par-dessus le marché!

C'était Michael qui monopolisait la parole, un homme aux cheveux très blonds, avec des yeux où brillait en permanence l'envie d'entreprendre, y compris quand, même avec la meilleure volonté du monde, il n'y avait rien à entreprendre. Les paysans l'aimaient bien, ils appréciaient sa perpétuelle bonne humeur et allaient jusqu'à trouver quelques bons côtés à ses défauts, par exemple d'être homme à prendre des décisions hâtives qui, rarement judicieuses, lui occasionnaient de fréquents ennuis sans pourtant altérer sa gaieté. À se fier aux apparences, il aurait parfaitement pu être le chef du village — si le village n'avait pas été trop petit pour avoir besoin d'un chef.

Agitant sa pipe, il déclara d'une voix tonitruante qu'il irait dans la forêt le lendemain matin et ne reviendrait pas avant d'avoir trouvé l'extrémité de la corde:

— Quand bien même je devrais marcher deux heures!

— Je t'accompagne! hurla Raimund en tapant si fort des deux poings sur la table que les chopes les plus proches firent un bond.

Un troisième, bégayant d'enthousiasme, se joignit à eux. Les autres levèrent leurs pipes pour saluer l'excellence de cette proposition et, avec une rugueuse jovialité, bourrèrent les trois hommes de coups dans les côtes, sur les épaules et les bras. Il fallut une heure encore avant que l'attention ne revînt à l'essentiel, la boisson.